

ROUGE et NOIR

N° 12 - MENSUEL NOVEMBRE 1969
 Directeur de la Publication : Didier BERAUD
 Rédacteur en chef : Claude ESPERANDIEU
 Rédaction : Pierre BINTZ, Philippe de BOISSY, Claude ESPERANDIEU,
 Jean-Jacques HENRY, Paule JUILLARD, Guillaume KER-
 GOURLAY, Jean-Marie MOREL, Philippe NAHOUM
 Réalisation - Mise en page : Maurice QUENIN
 Tirage : 30 000 ex. Prix : 0,50 F
 Maison de la Culture, 4, rue Paul-Claudel, Grenoble. Tél. 87-74-11



COMBIEN coûte le fonctionnement de la Maison de la Culture ? C'est une préoccupation normale de tout Grenoblois, de tout habitant du département. Dans ce domaine comme dans les autres, nous tenons à informer objectivement et lucidement notre public.

Si de telles analyses peuvent paraître rébarbatives, elles n'en ont pas moins le mérite de mettre en valeur l'effort consenti par tous et la conscience que nous avons de cet effort afin de vous apporter des services toujours plus importants en nombre et en qualité.



LES chiffres, les pourcentages publiés dans cette page témoignent de l'intérêt et du soutien apportés par la population de Grenoble et du département de l'Isère à sa Maison de la Culture, au cours d'une année.

Ils permettent aussi de constater :

1°) L'AVANTAGE INDIRECT CONSENTI AUX NON-GRENOBLOIS qui n'ont contribué que pour 8,3 centimes aux subventions annuelles (90 fois moins que les Grenoblois). Mais qui sont par ailleurs pénalisés en raison de leur éloignement et du coût des transports. (1)

2°) L'AVANTAGE DIRECT OFFERT AUX ADHERENTS :

Un adhérent grenoblois ayant assisté ne serait-ce qu'à trois spectacles dans l'année (cinéma excepté) a non seulement recouvré le montant de son adhésion, mais également celui de sa quote-part de subventions.

Prix moyen de 3 places au tarif non-adhérent : $3 \times 12 = 36$ F

Prix moyen de 3 places au tarif adhérent : $3 \times 7 = 21$ F

L'économie réalisée par l'adhérent est de 15 F

Elle couvre le coût moyen de l'adhésion 6,75 F

et la quote-part de subventions 7,54 F

14,29 F

Pour mémoire, prix moyen de 3 places dans un théâtre de Province : 40 à 75 F.

3°) L'AVANTAGE DE LA REGLE STATUTAIRE DE PARITE DES SUBVENTIONS DE FONCTIONNEMENT (égalité des contributions nationales et locales) :

Les Maisons de la Culture sont les rares établissements culturels français à bénéficier de cette règle. Son application leur assure pour chaque somme accordée par les communes intéressées, l'équivalence en subventions de l'Etat. Dépensées en quasi-totalité sur place, ces subventions favorisent le commerce local.

Les Municipalités de Caen, de Saint-Etienne et de Thonon-les-Bains ont refusé le statut de Maison de la Culture pour leurs nouveaux établissements culturels, qu'elles ont entièrement en charge.

L'effort demandé au contribuable local en 1969 est de : 2 300 000 francs

216 020 habitants = 10,64 F à Saint-Etienne ;

300 000 francs

22 286 habitants = 13,46 F à Thonon-les-Bains.

300 000 francs

22 286 habitants

La ville de Grenoble subventionne aussi un théâtre municipal (905 000 F de subventions en 1969). Ce qui porte les contributions cumulées des Grenoblois, sensiblement moins nombreux que les Stéphanois, à 7,54 F + 905 000 F / 165 902 habitants = 12,96 F. Mais la population grenobloise dispose de deux établissements au lieu d'un seul.

On objectera que la modicité des tarifs ainsi autorisée profite autant aux bénéficiaires de gros revenus qu'aux catégories moins favorisées.

C'est oublier :

1) que les impôts et par conséquent les subventions sont en charge aux gros revenus ;

2) que l'uniformité des tarifs est très généralement de règle dans les services publics.

Pourquoi diversifierait-on le prix des prestations fournies par une Maison de la Culture alors que les tarifs du kW/h d'électricité, du mètre cube de gaz et de bien d'autres services sont les mêmes pour tous ?

Imaginerait-on, par exemple, de faire payer l'exemplaire d'un quotidien ou d'un hebdomadaire en fonction du niveau des revenus de l'acheteur ? Non, car

la Presse aussi est un service public. Le numéro du « Figaro » ou celui de « L'Express » est vendu bien au-dessous de son prix de revient tout comme le fauteuil au T.N.P. ou dans une Maison de la Culture. La différence est couverte par des ressources connues : recettes de publicité pour les uns, subventions pour les autres. Ces ressources sont prélevées sur le revenu national soit par le jeu du marché, soit par l'application de la fiscalité.

Démagogie et vérité

Quelle autre solution, d'ailleurs, qu'une meilleure justice salariale et fiscale au problème posé par cette égalité de prix des services face à la disparité des revenus ? Où est l'inconvénient ? dans le fait qu'un contribuable aisé puisse s'offrir pour 10 F la place qu'il payerait 30 F au théâtre de la Michodière ? ou dans le fait qu'un salarié à 650 F ou 1000 F par mois ait peine à débours ces 10 F qui lui permettraient précisément d'entrer au T.N.P. ?

Certes, l'inéluctable problème du développement culturel, souvent faussé par une analyse économique dépassée

ou par la défense de privilèges périmés, n'est pas résolu par la seule hypothèse d'un financement public et d'une meilleure politique de redistribution des revenus.

Il s'agit de mœurs donc d'éducation. L'éducation aussi se paye. Si nous sousestimions la question d'argent, l'opinion, la presse et la conjoncture nous ramèneraient vite à sa juste appréciation. C'est pourquoi nous nous efforçons de publier clairement l'origine et la quantité de nos ressources, la composition de nos budgets, la nature et la destination de nos dépenses, la statistique de nos résultats. Tout le contraire de la démagogie qui suppose le silence plus ou moins délibéré, la lacune volontaire ou inconsciente, voire le mensonge.

DIDIER BERAUD

(« Un bilan éloquent », voir en pages intérieures.)



Service public et service du public

Grâce à l'aide qu'ils reçoivent de l'Etat ou des collectivités locales (ou des deux), des établissements culturels tels que Maison de la Culture (Grenoble), Maison de la Culture et des Loisirs (Saint-Etienne), Maison des Arts et Loisirs (Thonon-les-Bains), véritables services publics, sont en mesure de proposer des activités nombreuses et diversifiées ainsi qu'un constant effort d'animation, à des conditions extrêmement favorables.

Coût du fonctionnement de la Maison de la Culture de septembre 1968 à septembre 1969

7,54 F pour chaque habitant de Grenoble

0,083 F pour chaque habitant de l'Isère

QUOTE-PART DES SUBVENTIONS DE LA VILLE :	$\frac{1\ 237\ 332\ \text{F}}{165\ 902\ \text{habitants}}$	= 7,458 F	7,458 F
QUOTE-PART DES SUBVENTIONS DE L'ETAT :	$\frac{1\ 237\ 332\ \text{F}}{49\ 800\ 000\ \text{habitants}}$	= 0,025 F	
QUOTE-PART DES SUBVENTIONS DU DEPARTEMENT :	$\frac{39\ 665\ \text{F}}{678\ 064\ \text{habitants}}$	= 0,058 F	
QUOTE-PART HABITANT DE L'ISERE (Grenoble exclus)		= 0,083 F	0,083 F
44 % des adhérents			
QUOTE-PART HABITANT DE GRENOBLE			7,54 F
54 % des adhérents			





DUKE ELLINGTON

A l'âge de 70 ans, Duke Ellington, chef d'orchestre depuis plus de quatre décades et connu mondialement comme compositeur et « arrangeur », peut encore envisager d'autres tournées artistiques.

Tournées mondiales, succès internationaux et récompenses font tous partie de l'histoire d'Ellington de concert, ces dernières années, la *Far East Suite* et les concerts de musique sacrée ont pris place aux côtés de *Black, Brown and Beige* et de *A Drum is a woman*.

Les vedettes de l'orchestre d'Ellington qui ont été ses principaux piliers tout au long des années, contribuent encore à produire ce son typiquement « Ellington » : il s'agit du saxophone alto Johnny Hodges, du saxophone ténor Paul Gonsalves et du saxophone baryton Harry Carney.

Ils sont entourés de Cat Anderson (trompette), Laurence Brown (trombone), Cootie Williams (trompette), Jimmy Hamilton (clarinette), Russell Procope (saxophone-alto et clarinette), Sam Woodard (drums), Buster Brown (trombone), Chuck Connors (trombone basse), Herbie Jones (trompette) et John Lamb (basse).

Ils constituent à eux tous un ensemble incomparable, au pouvoir entraînant et à une richesse de tons qui prend possession d'un auditoire comme aucun autre grand orchestre peut le faire.

Serge KERVAL : le folklore dans sa tradition la plus pure



Photo P.N. Doyon

C'EST un des rôles privilégiés de la Maison de la Culture, de faire entendre des jeunes chanteurs qui n'ont pas encore atteint le grand public, mais dont le talent mérite mieux qu'une diffusion confidentielle.

Serge Kerval est le premier de sa génération à redonner vie aux vieilles ballades de langue française. Depuis on s'est beaucoup inspiré de son travail courageux. S'accompagnant de sa guitare douze cordes, en toute simplicité, il apporte à notre folk-song la sincérité et le style actuel des « Folk singers » Anglo-Saxons que sont Pete Seeger, Joan Baez et tant d'autres. C'est d'ailleurs ce style direct qui lui vaut l'énorme succès qu'il obtient chez les jeunes, de Campus Universitaires en Maisons de Jeunes, de Centres culturels en Foysers de jeunes travailleurs, de salles commerciales en Maisons de la Culture... C'est ainsi que partout Serge Kerval devient l'ami qu'il est bien difficile de laisser partir.

Serge Kerval, une des plus belles voix mondiales dans ce style, selon la presse spécialisée, est né le 2 avril 1939 à Brest. Très attaché à la Bretagne et à ses traditions celtiques, il a été bercé dès son enfance par les chants de ce riche folklore. A cause de la guerre c'est à Angers qu'il fera ses études. Dans le même temps il travaille le violoncelle (huit ans). Plus tard il entre à l'école des Beaux-Arts où il obtient un prix de décoration pour la réalisation d'affiches.

En 1959 Serge se fixe à Paris, travaille le chant à l'École Normale de musique, puis au Conservatoire où ses conceptions lyriques sont trouvées trop révolutionnaires. Il démissionne. Il travaille la diction avec Marcelle Génieys de la Comédie Française. Il rencontre Jacques Douai en 1960 et c'est alors qu'il devient le soliste de l'ensemble vocal du Ballet National de danses françaises.

En 1963 Serge Kerval quitte la troupe et se produit dans divers cabarets de la rive gauche : « La Colombe », « Le Port du Salut », « l'École Buissonnière », « Chez Monique Morelli », « Le Club plein vent », etc.

En 1965 il produit son premier récital « Chansons des pays de France ». C'est un succès. Le fruit de son travail de recherches pour retrouver les plus riches, les plus fortes chansons du folklore de langue française (France - Canada - Louisiane) se trouve récompensé en 1966 par le prix du meilleur disque « Loisirs Jeunes » et en 1967 par le Grand Prix de l'Académie du Disque Français.

Il a désormais sa place internationale. L'étranger le réclame. Les émetteurs de radio et de télévision le demandent pour les émissions de prestige. Il séjourne rarement chez lui, étant pratiquement parti toute l'année pour donner son récital.

Sans publicité tapageuse, sans « matraquage » intensif, Serge Kerval conduit une carrière efficace. Bien d'autres ont disparu depuis qu'il chante... Il chantera longtemps.

" De nos jours n'importe qui avec n'importe quel revendique le nom d'interprète... Kerval, lui, est chanteur de métier, quelqu'un qui a appris à conduire sa voix comme on apprend à tourner une écuelle. Quelqu'un qui travaille et qui a le goût de ce qu'il fait. Lorsque la mélodie s'associe à la perfection de l'interprétation nous ne sommes pas loin de ressentir un plaisir étrange dont l'époque nous a déshabitués !

Virtu, généreux, agréablement teinté de clair, la voix de Serge Kerval surprend par la sérénité et la précision qui la guident. Le fini de ce qu'on nous propose, semblable au fini d'un travail d'artisan, restaure les notions oubliées telles que celles d'effort, de respect du public, de qualité, de durée. J'aime les individus qui croient en ce qu'ils font, qui s'y préparent longuement, qui doutent, qui luttent et s'améliorent. "

Luc BERIMONT.



Photo X

lu dans la presse

LE MONDE (Philidor) : On avait oublié qu'il était encore possible de chanter comme KERVAL... S'accompagnant à la guitare il chante de vieilles chansons françaises avec un esprit, un allant et une finesse musicale qui ravissent...

TEMOIGNAGE CHRETIEN (C. Hermelin) : Je lui sais gré de sa virilité, de sa truculence, de sa foi, de sa technique...

LES LETTRES FRANÇAISES (R. Bourdier) : Il a tant de choses à dire, et il le dit si bien que, les vieilles passions trop vite à l'écouter chanter les temps d'hier et d'autrefois...

Musique

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE BERLIN-EST

sous la direction de Kurt SANDERLING



Photo F.T.W.

L'ORCHESTRE Symphonique de Berlin-Est est l'un des orchestres les plus réputés de la R.D.A. C'est lui qui supporte l'essentiel de la vie musicale de la R.D.A. et c'est à lui que l'on doit le niveau élevé et la constance des programmes de concerts à Berlin.

En étroite communion avec les trois autres ensembles de la capitale, l'Orchestre d'Etat de Berlin, l'Orchestre de l'Opéra-Comique et l'Orchestre Radio-Symphonique de Berlin, il détermine le style des nombreux concerts symphoniques et prouve constamment qu'il est un des hauts lieux de la culture musicale, tant nationale que mondiale.

L'Orchestre Symphonique de Berlin a été fondé en janvier 1952 par la municipalité de Berlin, comblant ainsi une lacune dans la vie artistique de la capitale. Le jeune orchestre devint rapidement un facteur essentiel d'activité, d'autant plus qu'il s'était, dès l'origine, attaché à engager les meilleurs éléments des Conservatoires de la République. Sans doute lui manqua-t-il la tradition dont s'enrichissent nombre de grands orchestres célèbres, mais un intense travail éducatif et l'acquisition d'une conscience collective, portèrent bientôt leurs fruits, de telle sorte qu'aujourd'hui, son incomparable sonorité et l'étendue de son répertoire sont célèbres à l'étranger comme en Allemagne.

Il fut très vite possible d'augmenter le niveau technique et artistique, ce qui fut particulièrement sensible dans l'accroissement du nombre des musiciens porté à cent sept membres actifs, mais également particulièrement bénéfique fut la nomination, en 1960, à la tête de l'Orchestre, de Kurt Sanderling, Directeur Général de la Musique et Grand Prix national.

Kurt Sanderling, qui naquit en 1912, débuta comme répétiteur de chœurs à l'Opéra de Berlin. Il émigra en Union Soviétique et fut, à partir de 1936, chef d'orchestre à la Radio de Moscou. Un concert comme chef invité à la Philharmonie de Leningrad le conduisit à une longue union avec cet orchestre mondialement célèbre, qu'il dirigea de 1941 à 1960, en commun avec Jewgeni Mravinski. C'est en 1960 qu'il accepta de prendre la tête de l'Orchestre Symphonique de Berlin.

En plus de cette responsabilité, jusqu'à ce jour ininterrompue, il assumait la direction permanente de l'Orchestre de Dresde (1964-1967), de nombreux concerts dans le monde entier, ainsi qu'une importante production phonographique. C'est à son infatigable travail pédagogique et au modèle de personnalité musicale qu'il représente, que l'Orchestre doit son très haut niveau, sa maturité dans l'interprétation et sa parfaite discipline technique.

dimitri : LE PREMIER CLOWN DE THEATRE

DIMITRI né à Ascona (Suisse) en 1935. Son père est sculpteur, sa mère fait des sculptures en étoffe.

Enfance et école à Ascona. A Berne apprentissage de potier, rôles comiques sur des scènes d'étudiants, leçons de musique au conservatoire, leçons de ballet et d'acrobatie. A Paris perfectionnement artistique, école de mime Etienne Decroux, membre de la troupe Marcel Marceau, au cirque avec le clown Maïsse. 1959 première représentation de son propre programme à Ascona. Récitals à Zurich, Berlin, Munich, Vienne, Amsterdam, Bruxelles, Paris, Prague, Milan, Rome. Vit avec sa famille au Tessin. Il a cinq enfants. Participe aux festivals internationaux de la pantomime de Berlin et de Zurich. Un critique l'appelle le premier clown de théâtre.

Le soir où Dimitri m'est apparu, j'ai cru le voir sur la lune. Que venait faire ce petit homme sans âge dans ce désert froid ?

Il avait l'air du croquis têtard d'un type qui voudrait réinventer le monde à zéro, en commençant par la brouille. Mais pas du tout d'un plaisantin.

D'abord il a installé du silence avec tant de sérieux que nous autres, dans le noir, nous attendions le tableau invisible qui allait risquer seul d'affronter, par charlotade.

Que non. C'était un artiste qui modestement nous montrait comment les objets s'apprivoisent quand on les traite aimablement.

Puis il nous a montré comment se débrouiller sans aide dans la pesanteur. Il suffit de s'appuyer sur la musique.

On avait oublié que du temps de Shakespeare, le clown était un paysan doué d'improvisation. Pourquoi ? Se rire des choses est si bon.

François Billetdoux

" Il y a chez Dimitri, une fraîcheur naïve, une simplicité, et l'âme du poète. Il a l'étoffe d'un grand, et sa jeunesse, et sa persévérance lui ouvriront de grandes voies. Clown-musicien Dimitri nous livre son cœur, fait vivre les objets réels, comme des personnages de légende. Dans les projecteurs il apparaît avec son visage poétique et écarquillé comme une grande étoile. Dimitri, clown d'Ascona, nous vous regardons avec notre âme. "

Marcel Marceau

Animation

SCIENCES

Notre sang et celui des autres

NOTRE sang serait-il différent de celui des autres ? Il a pourtant des caractères physico-chimiques et même cellulaires, dont la constance manifeste facteurs antigéniques portés par les globules rouges, les globules blancs, et même le plasma, facteurs qui se transmettent des parents aux enfants selon les lois de l'hérédité, tendent à « personnaliser » chacun de nous, au point que notre identité pourrait être définie par l'ensemble et la position de ces gènes. Des classiques quatre groupes sanguins découverts au début du siècle, on en est aujourd'hui à une multitude de sous-groupes, dont la connaissance est de plus en plus nécessaire pour pratiquer les transfusions sans incident, et les greffes tissulaires ou d'organes avec succès.

Le sang a toujours été considéré comme un élément mystérieux, tantôt éliminant les déchets, tantôt porteur de vertus surnaturelles. Il est source de vie, et grâce aux transfusions de sang ou de ses dérivés, c'est par milliers que l'on pourrait compter chaque année les guérisons et les survies. Tous les flacons de sang, que par certaines chaque jour dans tous les pays les hommes donnent pour que de blessés et de malades. « Du sang : oui ; mais lequel ? » Il faut une « compatibilité » entre le donneur et le receveur, une identité de leurs antigènes ou du moins des principaux. L'observation de cette règle conduirait à des accidents transfusionnels. Mais parfois la nature, par le jeu malchanceux d'une incompatibilité, non pas d'humeur, mais de groupe sanguin entre le père et la mère d'un enfant, fait de ce dernier un malade dès sa naissance, qu'on sait aujourd'hui heureusement traiter ; on commence même à savoir prévenir cette affection néonatale. Le voile se lève donc peu à peu sur les caractères et les propriétés des globules rouges, des globules blancs, du plasma, et de ses dérivés les immunoglobulines, le fibrinogène, l'albumine, dont l'utilisation thérapeutique est bénéfique.

Ce sont tous ces aspects que la séance du mercredi 19 novembre essaiera de mettre en lumière, par la projection de deux petits films « rivière de vie » et « du sang : oui, mais lequel ? » et leurs commentaires, ainsi que par les réponses aux questions du public qui ne manqueront pas d'être nombreuses. La séance du mardi 25 novembre complètera ces informations, en présentant les phénomènes de compatibilité ou d'incompatibilité sanguine, au microscope et à l'œil nu, et en montrant, par du matériel, des expériences, et des tableaux, tout ce que notre sang peut faire aujourd'hui « pour » les autres.

Professeur R. PEIGNEUR-ARJOU.

MUSIQUE

Albert Roussel. Jeudi 27 novembre, 18 h 30 et 21 h, à l'occasion du centenaire de sa naissance, évocation de ce très grand musicien français. Illustrations musicales enregistrées, et participation du pianiste Christian Bourard.

THEATRE

Mardi 4 novembre à 18 h 30 et 21 h, rencontre avec Georges Michel, auteur et metteur en scène de « La Promenade du dimanche ».

FRÈRES DES HOMMES présente LE PONT

UN mouvement est né à Paris le 17 septembre 1965 : Frères des Hommes. Qui sont-ils ? Des jeunes hommes de toutes philosophies, de tous horizons, qui mettent bénévolement deux années de leur vie au service des habitants du « Tiers-Monde ». Que font-ils ? En Inde, Haute-Volta, Brésil, Pérou, ils s'attachent à rompre une tradition de misère et de désespoir ; creusement de puits, création de coopératives agricoles et de pêche, construction d'écoles, de centres de formation professionnelle, distribution de repas aux étudiants, etc. N'ayant pour armes que le courage et la volonté, ils veulent être « Le Pont » entre le monde qui possède et le monde qui ne possède pas. En juin 1969, Frères des Hommes a reçu le Prix Albert Schweitzer. Ce film présentera le travail accompli par les volontaires de Frères des Hommes, et sera suivi d'un débat.

CINÉMA

trois minutes d'images...

DONNER à consommer du spectacle n'est pas la seule vocation d'une Maison de la Culture. Donner à chacun la possibilité de s'exprimer autrement et mieux que par l'applaudissement ou le sifflet est un autre de ses buts essentiels. C'est ce que nous allons essayer de faire dans le domaine du cinéma.

Comment ? Nous ne le savons pas encore très bien. Le problème, sa solution, ses résultats dépendent un peu de nous, Quelques principes cependant nous guident. Puisqu'un idéal est inaccessible, qui consisterait à donner à tous la possibilité de faire où et quand et comme il le voudrait le film qu'il aurait envie de faire, quel qu'en soit la longueur, le format, le sujet, nous nous bornons, dans une première étape, à offrir que trois minutes de film à chacun. Deux minutes et quarante-quatre secondes pour être tout à fait précis ; c'est la durée d'une bobine normale, de trente mètres. Il s'agit de film 16 mm muet noir et blanc. Sa réalisation ne devrait pas réclamer plus d'une demi-journée de travail.

Le matériel sera prêt par la Maison de la Culture et les trente mètres de film donnés. Il ne sera réclamé aucune caution ni droit d'inscription ou de location. Et nulle compétence technique ne sera nécessaire puisqu'un « opérateur » assistera à toutes les prises de vues.

Le réside pourtant un point noir. Pour toutes sortes de raisons faciles à imaginer et comprendre, la Maison de la Culture n'est pas en mesure d'accorder ces possibilités cinématographiques à l'ensemble de ses adhérents. Nous avons écarté d'emblée la sélection sur présentation d'un scénario. (Une liberté TOTALE dans le choix du sujet, de la forme et du fond est capitale.) Pour lui préférer une solution plus franche : elle n'est, bien sûr, pas parfaite et sera peut-être modifiée par la suite mais c'est un point de départ.

Nous avons décidé de fixer un nombre. Il est calculé sur les possibilités budgétaires de la M.C. et ce nombre est cinquante (pour l'année). Il fallait alors s'efforcer de mettre à pied d'égalité l'ensemble des adhérents en les prévenant simultanément. C'est chose faite. Le suite vous concerne. Il va falloir vous faire connaître le plus rapidement possible (à cause de ce fatidique nombre cinquante), une simple carte postale suffira (mais les commentaires ne sont pas non plus exclus), votre nom, adresse et éventuel numéro de téléphone que vous envoyez à « Maison de la Culture », « Trois Minutes d'Images », B.P. 147 à Grenoble. La formule d'inscription ressemble trop celle d'un jeu radiophonique ou d'un concours publicitaire. Tant pis... J. J. H.

Nous devrions pouvoir commencer début novembre.

CINÉMA D'AUJOURD'HUI

Une nouvelle manifestation cinématographique importante aura lieu dans la Grande Salle du 18 au 23 novembre inclus. Elle sera consacrée au très jeune cinéma, celui que l'on fait actuellement en tout partout dans le monde. Le programme exact n'étant pas arrêté à l'heure où ce journal est mis sous presse, nous vous prions de vous reporter à l'affichage spécial qui sera consacré à cette manifestation.



Photo X (Jacques Lemarchand, Le Figaro Littéraire)

Les Fables de La Fontaine vues par les marionnettes d'André VERDUN

LES Marionnettes théâtrales d'André VERDUN que l'on avait pu voir la saison passée dans « Le chevalier au lion » nous reviennent cette année avec les Fables de LA FONTAINE.

Ce spectacle s'adresse aux enfants mais aussi aux adultes qui savent retrouver leur âme de la première jeunesse.

" Ce spectacle ravit les jeunes. Je m'y suis tout à fait laissé prendre. Une comédie humaine que les auteurs du spectacle ont réussie avec finesse et ont chargée de séductions. "

La vie de la Maison

● Dans la mesure des places disponibles, les collectivités peuvent réserver jusqu'au dernier jour, à condition que le bordereau soit présenté une heure avant le début de la séance.

● Attention ! Un contrôle très strict des cartes sera fait à l'entrée des spectacles. A partir du 1^{er} novembre, toute personne présentant une carte sans timbre 1969 ou 1970 et sans photographie se verra interdire systématiquement l'entrée de la salle.

● Si vous voulez continuer à recevoir ce journal, n'oubliez pas de mettre à jour votre cotisation et de signaler vos changements d'adresse.

● PARENTS ! Nous vous signalons que la garderie d'enfants assurera désormais une permanence pendant la durée des spectacles qui se dérouleront le mardi à 19 h 30.

● DEUX DATES A RETENIR : pour les Associations du Comité de Patronage : Assemblée le mercredi 12 novembre à 20 h 45 ; pour les membres titulaires de l'Association de Gestion : Assemblée le 20 novembre à 20 h 45 au Théâtre mobile.

● TRANSPORTS — Nous rappelons qu'à l'issue de chaque spectacle se déroulant dans la grande salle ou le théâtre mobile, un service de cars est assuré par la S.G.T.E. pour le retour en ville.

● « OPERATION PORTES OUVERTES », les 15 et 22 novembre, de 14 h 30 à 17 h. Dans le cadre de l'opération portes ouvertes tous ceux qui le désirent pourront visiter, non seulement nos locaux habituellement ouverts au public, mais également nos installations techniques (cabines son, lumière, cinéma, coulisses, etc.).

" LA DÉVOTION A LA CROIX " de Pedro CALDERON de la BARCA

Jusqu'au 16 novembre



Photo J.-C. Ollivier

Pour interpréter ce « western métaphysique » les comédiens ont dû subir un entraînement intensif. On voit ici croisant le fer avec le maître d'armes Bernard GUERIN, Madeleine VIMES et Jacques ZABOR, sous l'œil de Clément BAIRAM et Alain DEVIEGRE.

mise français d'Albert CAMUS texte en scène d'Alberto RODY avec par ordre d'entrée en scène

- Gil Menga
- Lisardo Eusebio
- Torbio Tirsio
- Bias Arminda
- Julia Curcio
- Alberto Ricardo
- Celio Chilandrina
- Rosemaria Les Villageoises
- Les Brigands
- Charles Schmitt
- Marthe Villalonga
- Alain Deviegre
- Jacques Zabor
- René Royannet
- Charles Paraggio
- Gérard Viala
- Madeleine Vimes
- Alice Reichen
- Clément Bairam
- René Lesage
- Louis Beyler
- Raymond Studer
- Gilles Arbont
- Chantal Gobert
- Hélène Otternaud
- Thérèse Despres
- J.-Michel Huzar
- Gérard Guillemain
- Bernard Guérin

LITTÉRATURE

A l'occasion de l'Assemblée Générale du Protestantisme Français Samedi 8 novembre à 15 h conférence du Pasteur VISSER T'HOFFT QUEL DEVELOPPEMENT ET POUR QUEL HOMME ?

suivie d'une table-ronde sur le même thème avec MM. AUBRON, G. de BERNIS, CONTANDRIOPOULOS, A. TOLÉN, T. VINAY

" Poésie parmi nous 3 " à 18 h 30 et 21 h au Théâtre Mobile

CETTE fois, nous allons tenter d'écrire ensemble des textes pendant la double séance de « Poésie Parmi Nous 3 ». Je dis bien écrire, et non écouter. Mais afin de couper court à tout végétarisme, et pour rendre l'œuvre — si œuvre il y a — plus collective, nous tenterons de la réaliser sous forme de jeu.

Chaque spectateur intéressé viendra de quel écrire. Des professeurs, des instituteurs pourront venir avec des petits groupes d'élèves (et des élèves pourront venir sans professeur et sans maître). L'animateur littéraire donnera une idée, par exemple, l'oiseau, ou la femme, ou l'amour. Chacun, s'il se sent pris au mot, écrira sur son papier ce que lui suggère le sujet. Il s'agira de ne pas écrire n'importe quoi, ce que beaucoup de personnes peuvent prendre pour de la spontanéité, mais de s'exprimer soi-même. (Penser à la valeur du mot exprimer : Exprimer le jus d'une orange, quel effort, non ?). Chacun ne sera pas limité à un vers, mais nous nous fixerons à un seul vers, et si cela ne suffisait pas à certains, ils pourraient librement aller au-delà. Avec ces phrases toutes lues, nous essaierons de bâtir un texte et peut-être — qui sait — un poème. Si nous parvenons à traiter huit sujets dans la soirée (quatre en première séance, quatre en deuxième) cela pourrait nous fournir le quatrième cahier de « Poésie Parmi Nous », où je me permettrais d'inclure des poèmes arrivés ces temps derniers des quatre coins de France.

Voilà. Ce sera un jeu, bien sûr, mais au-delà, un contact utile et intéressant. Je suis tout disposé à me rendre, avant le 9 décembre, dans des collectivités ou des groupes pour essayer avec eux ce que je n'ose appeler pompeusement à l'avance « création collective ». Essayons d'abord, avant, et ensemble. Nous baptiserons après, en cas de réussite.

Enfin, toujours dans « Poésie Parmi Nous », je signale de nouveau que pour le deuxième trimestre 1970, je recois dès maintenant la prose, non pas encore sous forme de romans, mais sous forme de nouvelles, contes, histoires, légendes, ou les meilleures feront l'objet d'une soirée de lecture publique et gratuite, toujours agrémente d'une expression musicale simple, claire, chansons. Adresser les textes à l'Animation Littéraire, Maison de la Culture, B.P. 147 - Grenoble, avant le 31 mars 1969.

Je profite de cet article pour vous signaler que si nous faisons ensemble, et nombreux, de « bonnes soirées — vivantes — de poésie, la fête que je souhaite en mai à la Maison de la Culture, en Grande Salle, sera possible... mais c'est une autre histoire : nous en reparlerons.

Ph. de B.

VENDREDI 31 OCTOBRE, 18 h 30 et 21 h, Petite Salle, l'équipe d'Animation Littéraire présente FEDERICO GARCIA LORCA.

MAISON DE
LA CULTURE
GRENOBLE

DIRECTION DIDIER BERAUD

programme du mois de novembre 1969

SAMEDI 1^{er} ET MARDI 4 A 20 H (GRANDE SALLE)

EN COPRODUCTION AVEC LE THEATRE MUNICIPAL

Tannhäuser

DE RICHARD WAGNER

AVEC HERMIN ESSER, ERNEST BLANC, ARNOLD VAN MILL, GIUSEPPE TODARO,

CARLO SILVERIO, ROMANO PINI, PALI MARINOV, CHRISTIANE SORELL, BERTHE MONMART, HELEN MANE,

ORCHESTRE SYMPHONIQUE SOUS LA DIRECTION DE KARL-MARIA ZWISSLER. CHŒURS DE BAYREUTH

REALISATION : PIERRE MEDECIN. DECORS ET COSTUMES : JEAN BLANCON. CHOREGRAPHIE : JEAN-PIERRE RUFFIER. PRODUCTION DE L'OPERA DE NICE

COLLECTIVITES : 10 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 12 F - NON-ADHERENTS : 17 F

COLLABORATION ARTISTIQUE GUY BENUCCI

JUSQU'AU 16 INCLUS, TOUS LES JOURS (SAUF LUNDI) : LE MARDI A 19 H 30, LE DIMANCHE A 15 H 30

AUTRES JOURS A 20 H 45 (THEATRE MOBILE) LA COMEDIE DES ALPES DANS

LA DEVOTION A LA CROIX

DE CALDERON

ADAPTATION D'ALBERT CAMUS

MISE EN SCENE ALBERTO RODY

COLLECTIVITES : 7 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 9 F - NON-ADHERENTS : 13 F

MERCREDI 5, JEUDI 6, VENDREDI 7 A 20 H 45 (GRANDE SALLE)

La PROMENADE du DIMANCHE

DE GEORGES MICHEL

PAR LE THEATRE DES PAYS DE LOIRE - JEAN GUICHARD

COLLECTIVITES : 7 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 9 F - NON-ADHERENTS : 13 F

MERCREDI 5, JEUDI 6, VENDREDI 7, SAMEDI 8 A 20 H 45, DIMANCHE 9 A 17 H (PETITE SALLE)

Récital SERGE KERVAL

PRIX DU MEILLEUR DISQUE « LOISIRS JEUNES » - GRAND PRIX DE L'ACADEMIE DU DISQUE FRANÇAIS

COLLECTIVITES : 5 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 6 F - NON-ADHERENTS : 8 F

SAMEDI 8 A 15 H

(GRANDE SALLE)

CONFERENCE DU PASTEUR VISSER T'HOFFT

A L'OCCASION DE L'ASSEMBLEE GENERALE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Quel développement et pour quel homme ?

SUIVIE D'UNE TABLE RONDE ET D'UN DEBAT

ENTREE LIBRE

JEUDI 13 A 14 H 30 ET 17 H (GRANDE SALLE)

LES FABLES DE LA FONTAINE

PAR LES MARIONNETTES THEATRALES DU VIEUX COLOMBIER

PRIX UNIQUE : 3 F (2 F POUR GROUPES DE PLUS DE 25 PERSONNES)

VENDREDI 14 ET SAMEDI 15 A 20 H 45 (GRANDE SALLE)

EN COLLABORATION AVEC LES HEURES ALPINES

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE BERLIN-EST

DIRECTION KURT SANDERLING

SOLISTE RENATE SCHORLER

VENDREDI ŒUVRES DE SIEGFRIED THIELE, SCHUMANN, BRAHMS - SAMEDI ŒUVRES DE BEETHOVEN

COLLECTIVITES : 10 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 12 F - NON-ADHERENTS : 17 F

MARDI 18, JEUDI 20, VENDREDI 21, SAMEDI 22 A 20 H 45 (PETITE SALLE)

le célèbre CLOWN DIMITRI

COLLECTIVITES : 7 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 9 F - NON-ADHERENTS : 13 F

MARDI 18, MERCREDI 19, JEUDI 20, SAMEDI 22, DIMANCHE 23

ADHERENTS : 3 F - NON-ADHERENTS : 5 F

cinéma d'aujourd'hui

PROGRAMME DE FILMS INEDITS (CONSULTER L'AFFICHAGE SPECIAL)

VENDREDI 21 A 19 H ET 22 H (GRANDE SALLE)

DUKE ELLINGTON et son orchestre

COLLECTIVITES : 10 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 12 F - NON-ADHERENTS : 17 F

LE THEATRE NATIONAL DE STRASBOURG DANS

HORACE

DE PIERRE CORNEILLE

MARDI 25 A 19 H 30, MERCREDI 26 A 20 H 45, JEUDI 27 A 15 H ET 20 H 45 (GRANDE SALLE)

MILLE FRANCS DE RECOMPENSE

DE VICTOR HUGO

VENDREDI 28 ET SAMEDI 29 A 20 H 45

COLLECTIVITES : 7 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 9 F - NON-ADHERENTS : 13 F

MERCREDI 26, FRERES DES HOMMES PRESENTE LE FILM

LE PONT (ENTREE LIBRE)

EXPOSITION

EN COLLABORATION AVEC LE MUSEE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

Rétrospective GILIOI

VENDREDI 28 A 20 H 45 TABLE-RONDE : **GRENOBLE, PORTES OUVERTES... ET APRES ?** (ENTREE LIBRE)

SAMEDI 29 A 20 H 45 MAGAZINE D'ACTUALITE : **CERTIFIE EXACT** (ENTREE LIBRE)

ANIMATION (ENTREE LIBRE)

MARDI 4 A 18 H 30 ET 21 H : THEATRE. PRESENTATION DE « LA PROMENADE DU DIMANCHE ».

MARDI 18 A 18 H 30 ET 21 H : CINEMA.

MERCREDI 19 A 18 H 30 ET 21 H : 2 FILMS SCIENTIFIQUES. « DU SANG, OUI, MAIS LEQUEL ? » « RIVIERE DE VIE ».

MARDI 25 A 18 H 30 ET 21 H : SCIENCES. « NOTRE SANG ET CELUI DES AUTRES » PAR LE PROFESSEUR SEIGNEURIN de la Faculté de Médecine

JEUDI 27 A 18 H 30 ET 21 H : MUSIQUE. ALBERT ROUSSEL.

LA MAISON DE LA CULTURE EST OUVERTE TOUS LES JOURS (SAUF LUNDI) A PARTIR DE 11 H

ADHESIONS : DE 14 H A 19 H (SAUF DIMANCHE, LUNDI ET JOURS DE FETE)

RESERVATIONS : DE 14 H A 19 H 30 (SAUF LUNDI)

4, RUE PAUL-CLAUDEL - TEL. 87-74-11

« Une pièce
scandaleuse
et forte » :

par
Jean-Paul
Sartre



(Photo Nicolas Treatt, Paris)

« La promenade du dimanche »

LES pièces de Georges MICHEL sont provocantes. Elles dénoncent nos contradictions sans les résoudre puisque, de toute manière, nous ne les résolvons pas. Si nous quittons le théâtre dans le malaise, l'auteur a gagné.

LA PROMENADE DU DIMANCHE fut écrite dans les derniers temps de la guerre d'Algérie, quand de considérables pétards secouaient les immeubles de Paris. Georges Michel voulait nous montrer à nous-mêmes, tels que nous étions alors, avec notre ignorance fabriquée, notre indifférence à moitié subie, à moitié complice, marchant vers notre perte, les oreilles bouchées, un bandeau sur les yeux. La guerre d'Algérie est finie, on ne torture plus, les maisons parisiennes ne sautent plus guère ; la pièce a perdu son actualité, tant mieux, les circonstances ne cachent plus l'essentiel. La dénonciation demeure : elle met en cause notre société.

Le Théâtre de Georges Michel a pour thème principal la lutte de la répétition contre l'histoire. Contre celle-ci nous nous défendons par celle-là : voilà ce qu'il s'agit de montrer.

La répétition, ce sont nos petits rites misérables et ce bavardage qui nous assourdit : les lieux communs. Ceux-ci, vous le verrez, dans « LA PROMENADE DU DIMANCHE » viennent du dehors, universels, immémoriaux et s'imposent aux personnages ; mais, bien qu'ils soient appris et très proches des réflexes conditionnés, ils sont aussi maintenus en nous avec notre complicité. Unique moyen dans le monde actuel, de communication entre les hommes, ils sont aussi les agents de l'absolue séparation ; dans les dialogues de Georges Michel, des gens se récitent, face à face, des bribes d'une leçon pas toujours sue mais ces mots passe-partout sont du silence : on échange ces silences bruyants comme des marchandises : leur intérêt c'est d'assourdir. Les récitants n'entendent plus le bruit de leur vraie vie, de la mort qui s'approche, ils n'ont de solidarité qu'en ceci qu'ils s'entraident à passer sous silence la vérité, à cacher hors de nous, en nous la violence, le malheur, notre misérable condition.

Le seul personnage qui connaît encore l'angoisse d'être né, qui s'interroge un peu sur la signification de son existence, c'est un enfant : il n'a pas eu le temps d'apprendre sa leçon ; ses parents, bêtes tout à fait dressées, font ce qu'ils peuvent pour l'aider à s'oublier. Ils gagnent du terrain : ce n'est pas notre moindre malaise que de voir ce même qui se débat encore, en proie aux lieux communs ; si Dieu lui prête vie, il deviendra, comme les adultes, le support passif de ces relations impersonnelles et négatives de tout le monde avec tout le monde. A chaque instant, le père ou la mère lui enseigne la parade : un proverbe, une bonne banalité quotidienne. Ces échanges se font à différents niveaux : Michel nous fait passer sans transition des trivialités qu'on échange du bout des lèvres, au noble verbiage qu'on apprend dans les journaux ou en écoutant l'O.R.T.F. C'est que ces âneries pompeuses se sont aussi glissées en nous : il est rare que nous nous exprimions comme un speaker de la radio, mais le speaker est entré au plus profond de notre cœur, il parle et ses paroles servent de modèle intime à ce que nous appelons nos pensées.

Michel fait exprès de tout dire, d'éventer ces secrètes complaisances pueuses, en vérité, elles sont publiques comme les autres, et — c'est le charme sombre de son dialogue — de tout mettre sur le même plan.

Nous sommes piégés : quand nous voulons échapper aux lieux communs de la banalité quotidienne, nous ne trouvons que d'autres lieux communs, plus prétentieux, qui sont entrés en nous, eux aussi par l'oreille.

Le Théâtre représente des mythes. Il fallait trouver une forme mythique pour nous montrer ce drame de tous les jours : une famille de petits bourgeois qui s'acharnent à nier le monde pendant que le monde, implacablement, l'anéantit et dont les membres, tués un à un par l'histoire, se volant leur propre mort en la masquant par les lieux communs, meurent avec distraction dans l'indifférence générale.

Ce mythe, Michel a eu le grand bonheur de le rencontrer sur sa route, plus qu'à moitié formé. Car c'est déjà un mythe que la promenade dominicale : elle a lieu toutes les semaines dans toutes les villes de la terre : nous avons tous été ce même à cloche-pied — « les enfants s'ennuient le dimanche, le dimanche les enfants s'ennuient » — qui ne sait que faire de son corps et qui sent ce jour-là plus amèrement que les autres jours, sa parfaite gratuité. Et nous avons vu, depuis, cinq cents ou mille fois, ces familles grises, endimanchées, le père brutal et peureux, pompeux et grossier, content de soi et honteux ; la mère, aigre raisonneuse, disputant et cédant toujours, glisser dans les rues sous un ciel pluvieux.

Aimé, détesté, attendu, toujours décevant, le Dimanche est une cérémonie collective. Michel en fait un mythe : c'est la vie humaine. Non pas le SYMBOLE de la vie. Mais cette vie elle-même, ramassée en un de ses moments particuliers, comme le tout est tout entier présent à chacune de ses parties.

Que faut-il pour faire entrevoir notre vie à travers une de ses manifestations ? Rien d'autre qu'un peu de nettoyage : des accélérations et des raccourcis.

Cette triste famille qui remonte « sa rue » jusqu'au cinéma le plus proche et qui la redescendra après la projection, le monde entier — notre monde — se refléchira dans ses moindres gestes, pourvu qu'il passe à toute vitesse, brève fulguration innommée entre deux répétitions.

Cette pièce est scandaleuse et forte parce que la vie s'y résume en une promenade, l'in vraisemblable y devient la vérité. Le grand-père meurt, tué par une balle perdue, un service spécial de la voirie fait disparaître le corps en vitesse et les survivants poursuivent la promenade dominicale comme si de rien n'était.

Et si l'in vraisemblable devient la vérité, du coup c'est la vérité qui nous paraît invraisemblable : c'est invraisemblable et vrai, cette indifférence devant la mort des vieux, cet égoïsme, ces mots veules et mille fois répétés qui tombent comme des pelletées de terre sur le cadavre : voilà comment nous sommes dans LA VIE avec nos morts. Nous le savions bien sûr ; mais ce grossissement savant et réglé nous fait voir, avec un humour noir, cet Autre étrange, inacceptable et scandaleux : nous-mêmes.

O N peut se demander pourquoi je joue « La Promenade du Dimanche » après avoir interprété tant de pièces amusantes ou drôles. En fait, quand je suis spectatrice, et cela m'arrive souvent, je demande beaucoup au théâtre. Je lui demande d'être le reflet du temps que nous vivons, de répondre à certaines questions, de satisfaire à certaines exigences. Il était tout naturel, un jour ou l'autre, que j'éprouve le désir de participer à cette fête-là. Pourquoi la comédienne n'aurait-elle pas les mêmes goûts que la spectatrice ?

Marthe Mercadier

L'auteur :

Georges Michel



(Photo studio Ethel)

IL faut qu'une pièce de théâtre continue à vivre une fois éteintes les lumières de la fête. Il faut qu'elle fasse se lever des questions, qu'elle soit la source d'une contestation permanente, d'une prise de conscience critique.

Le théâtre doit toujours être un risque, une aventure. Une pièce n'est pas la même dans une salle de 300 places que dans un parc de 3 000. Le lieu scénique apporte sa vie propre, qui modèle l'œuvre, la modifie. Du contact d'un travail collectif avec un lieu habité doit sortir une pièce. Certainement pas la même qu'à sa création.

C'est cet inconnu qui rend l'aventure passionnante.

Georges Michel



Le Théâtre des Pays de Loire
Jean Guichard

LE Théâtre des Pays de Loire - Jean Guichard est une Compagnie Permanente Nationale de la Décentralisation et subventionnée comme telle par le Ministère d'Etat chargé des Affaires Culturelles et les collectivités de la Région des Pays de Loire.

Depuis le 1^{er} janvier 1968, son siège social est fixé à Angers.

Outre les activités d'hiver, le Théâtre des Pays de Loire - Jean Guichard inscrit parmi ses réalisations :

- 1968 X^e Festival de la Baule (juillet-août) ;
- I^{er} Festival de la Vendée, à Saint-Jean-de-Monts (juillet-août) ;
- III^e Festival du Jeune Théâtre de Liège (septembre) ;
- Présentation de « La Promenade du Dimanche » à Paris (octobre-novembre).
- 1969 Présentation de « La Promenade du Dimanche » dans la région des Pays de Loire ;
- Tournée des principaux Centres Culturels Français (avec « La Promenade du Dimanche ») ;
- XI^e Festival de la Baule ;
- II^e Festival de la Vendée, à Saint-Jean-de-Monts ;

et, en projet, une série de manifestations de grande envergure dans un certain nombre de lieux historiques de tout le Val de Loire.

Ce qu'en dit "Le Monde" :

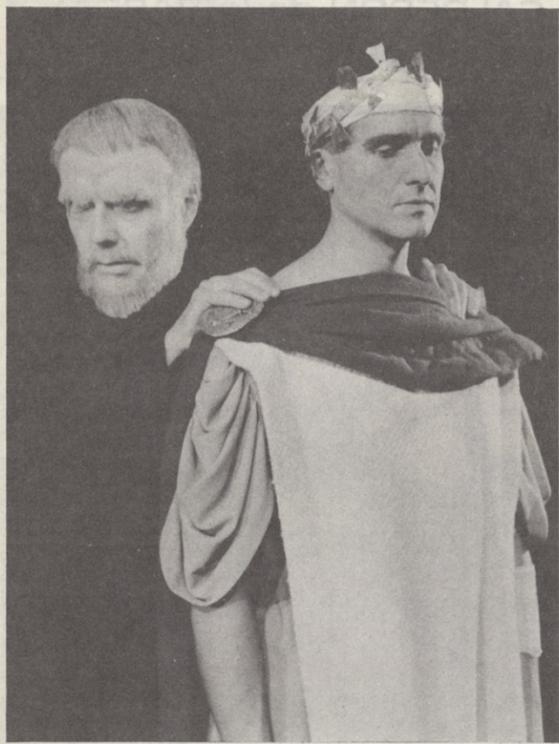
Deux pièces auront suffi à Georges Michel pour affirmer des dons éclatants et prometteurs dans un genre qui en manque : la satire de notre temps.

Georges Michel a choisi la manifestation la plus bouffonne et la plus navrante à la fois : le rite de la promenade... Georges Michel manifeste d'emblée une finesse d'observation qui l'apparente à cette lignée de grands caricaturistes. Nous sommes obligés de nous reconnaître dans les réflexes de ces pantins. En nous riant d'eux, l'auteur obtient que nous nous moquions de nous-mêmes. Le comique se fait piège : depuis Molière, c'est un signe de qualité qui ne trompe pas.

Bertrand Poirot-Delpech



Le Théâtre National de Strasbourg de Corneille à... Victor Hugo



De gauche à droite : le Vieil Horace (Hubert GIGNOUX) et Horace (Paul DESCOMBES).

Photo Michel Veilhan, Strasbourg

"Horace" toujours actuel

la mise en scène

C'EST une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord... écrivait Corneille vingt ans après la création d'Horace, et il est vrai qu'on s'est souvent étonné qu'un héros qui se conduit glorieusement pendant trois actes devienne soudain un criminel au quatrième. Pourtant cet étonnement est incompréhensible car il y a deux façons bien simples d'y échapper : ou bien on estime qu'Horace a raison jusqu'au bout, jusques et y compris le meurtre de sa sœur, ou bien on pense qu'il a tort depuis le début, c'est-à-dire que la morale à laquelle il obéit d'abord avec honneur (quoiqu'il y ait beaucoup à dire sur le stratagème qu'il emploie contre les Curiaces) contient les germes d'excès odieux, qui peuvent s'épanouir en certaines circonstances.

Toute notre mise en scène s'inspire du second point de vue. Elle s'est proposée aussi, sur cette lancée, de prendre très au sérieux et d'exprimer avec toute la clarté nécessaire quelques traits des personnages généralement noyés dans le fleuve continu des alexandrins ou dissimulés sous une imagerie romaine de convention. Ces traits se résument parfois dans un ou deux vers :

Horace ? « Rome a choisi mon bras, je n'examine rien. » Ce « rien », si on l'entend absolument, si l'on considère toutes ses conséquences logiques, justifie à la fois le courage et la cruauté, les actions d'éclat et les crimes.

Le Vieil Horace ? « Je ne plains point Camille, elle était criminelle — Je ne tiens plus à plaindre et je te plains plus qu'elle. » Ce vieillard frénétique, mais assez plat courtisan, invoque sans cesse Rome, les dieux, l'honneur, la gloire et finalement ne pense qu'à lui.

Tulle ? « De pareils serviteurs font la force des rois — Et de pareils aussi sont au-dessus des lois. » Que pourrait-il dire d'autre ? Horace vient de lui rendre un fameux service et il l'absout, mais il ouvre la une porte dangereuse et il le sait.

Curiace ? « J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme. » Il va faire son devoir, sans discussion, il va se battre, tuer peut-être, mais du moins il n'y prendra pas de plaisir.

Sabine ? « Et serai du parti qu'affligera le sort. » Aussi féminine qu'il est possible de l'être, elle ne comprend rien à la morale de son mari et de son beau-père (qu'elle déteste). Ce sont des histoires d'hommes. Elle, elle est là pour aimer et pour consoler l'ennemi aussi bien que l'ami.

Camille ? « Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche — Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche. » Cette jeune fille vient de découvrir l'amour après une enfance solitaire dans un milieu de soldats et la haine qui l'anime soudain contre son père et son frère n'est que l'aboutissement d'une longue rancune.

Quant à Valère, il se révèle en quatre mots : « Envoyé par le roi. » C'est l'estafette, l'officier d'état-major qui ne se bat pas lui-même et qui, on le sait d'autre part, tâche de « souffler » la fiancée d'un combattant.

Ainsi toutes les attitudes possibles en face de la « chose militaire » sont-elles exposées objectivement dans cette tragédie.

Malgré les résonances contemporaines d'un tel débat, il n'était pas question, en ce qui concerne les décors et les costumes, de tomber dans le piège d'une transposition moderne. Le texte est assez clair pour qu'il soit inutile de souligner sa signification par des allusions accessoires. André ACQUART a donc conçu pour les personnages un cadre d'une « romanité » barbare aussi exacte que le permettent les rares documents que nous possédons sur les VII^e et VI^e siècles avant Jésus-Christ.

L'action se déplacera pourtant en plusieurs lieux tous inclus (sauf peut-être le premier) dans la maison d'Horace : une salle où Sabine et Julie soignent des blessés car il importe que la réalité de la guerre soit imposée dès le lever du rideau et marque toute la pièce, la salle d'armes où le jeune Horace se prépare au combat et dont les murs sont hérissés d'armes et de trophées, la chambre de Sabine, refuge douillet pour les femmes éplorées et la chambre mortuaire où gisent, parmi les flambeaux, dans une ambiance wagnérienne avant la lettre, les corps de Camille et de ses deux frères tués au combat.

Tout cela, non point pour le plaisir de faire du neuf à tout prix, fût-ce au détriment de Corneille, mais au contraire pour mieux servir cet admirable auteur en ne reculant devant aucun des aspects dont sa pièce s'est enrichie avec le temps, et pour la sortir de l'abstraction où l'enferme trop souvent une rhétorique romaine conventionnelle.

EXTRAIT D'UN TEXTE DE HUBERT GIGNOUX.

HORACE n'a jamais passé pour une pièce creuse. Elle a pu paraître vieillie en des temps de mollesse. Mais elle a repris sa jeunesse et sa virulence. S'il n'y avait pas ces alexandrins merveilleux, mais forcément guindés, monotones, pareils à des armées de choc allant au pas, ébranlant le sol lourdement, ce serait la plus émouvante des tragédies. Elle pèse lourd.

Robert KEMP

analyse de la pièce

SABINE, sœur du « gentilhomme » albin Curiace, a épousé Horace, fils d'un vieux chevalier romain. De son côté Camille, sœur d'Horace, est justement fiancée à Curiace. Or Albe et Rome sont en guerre, et le cœur des deux femmes est rempli d'angoisse.

Mais voici Curiace qui vient annoncer une bonne nouvelle : pour arrêter l'effusion de sang, on va choisir dans chaque camp trois champions. L'issue de leur combat décidera de la suprématie de l'une ou l'autre ville.

Rome a désigné les trois Horaces. Curiace, à son tour, est choisi par Albe avec ses deux frères. Ainsi les deux hommes vont se battre. Mais si Horace s'y prépare avec une exaltation farouche, Curiace s'y résigne avec douleur. En vain Camille et Sabine s'emploient-elles à les en détourner : ils suivent le Vieil Horace qui les invite à accomplir au plus tôt leur devoir.

Si l'on en croit certaines rumeurs, les deux armées s'opposeraient au combat. Mais le Vieil Horace annonce que les adversaires sont aux prises. C'est alors que Julie vient lui apprendre que deux de ses fils sont morts dès le premier choc, et que le dernier s'est enfui.

Le Vieil Horace rend hommage à ses deux fils tombés en combattant et s'apprête à immoler le troisième à sa colère.

Mais Valère vient annoncer la victoire de Rome : la fuite d'Horace n'était qu'une feinte pour séparer des adversaires inégalement blessés : elle lui a permis de tuer successivement les trois Curiaces lancés à sa poursuite.

A la joie du Vieil Horace s'oppose le farouche désespoir de Camille. Elle pleure son fiancé, brave son frère, se déchaîne en imprécations contre Rome. Horace, indigné, la tue.

Horace va être jugé. Le roi Tulle, venu tout exprès dans sa maison, entend le réquisitoire de Valère, puis le plaider pour le Vieil Horace en faveur du seul fils qui lui reste. Il absout finalement Horace, dont une cérémonie expiatoire lavera le crime.

"Mille francs de récompense" un mélodrame comique

IL y a deux sortes d'auteurs inconnus : ceux qui ont été oubliés et ceux qui sont trop connus. Parmi tous les illustres trop connus, Victor Hugo est sans doute celui qui réserve le plus de surprise au lecteur curieux qui ne se satisfait pas de lire seulement les Misérables, Ruy Blas, et quelques extraits de la Légende des siècles.

Retrouvé par Hubert Gignoux dans les œuvres posthumes, Mille Francs de récompense apparut comme une révélation et fut couronné par le Syndicat de la Critique Dramatique et Musicale en 1961.

« MILLE FRANCS DE RECOMPENSE » ; ce titre inattendu, présente un drame inégal, débordant de mouvement, attachant jusqu'en ses étrangetés, — un drame qui restera, dans l'œuvre du poète, comme une originale parenthèse entre les MISÉRABLES et le THEATRE EN LIBERTÉ. Aurait-il pu devenir davantage, et comme le tremplin d'une envolée vers une forme de « mélodrame à thèse » qui se fut enveloppé de dignité littéraire et paré de poésie ? Victor Hugo y songea peut-être, mais, en 1866, l'heure n'était point favorable, et d'autres labeurs le réclamaient. Pour l'enseignement et le divertissement de la foule, le roman était plus libre, plus efficace que le théâtre. Victor Hugo venait de publier les MISÉRABLES, il portait en lui la conception de l'HOMME QUI RIT et de QUATRE-VINGT-TREIZE. C'est ainsi qu'après le 15 avril, et sans le retoucher davantage, il enferma dans son tiroir le manuscrit du drame nouveau-né ; on peut croire que ce ne fut pas sans un soupir de regret.

(Extrait d'un texte de Maurice LEVAILLANT)

MILLE FRANCS DE RECOMPENSE, mélodrame comique en 4 actes de Victor Hugo. Mise en scène de Hubert Gignoux. Décors et costumes d'Abd'El Kader Farrah. Musique de scène d'André Roos. Couronné par le Syndicat de la Critique dramatique et musicale pour la saison parisienne 1961.

Photo Michel Veilhan, Strasbourg

